

Littératures postcoloniales maghrébines : un imaginaire absorbé par la société multiculturelle

Hollósi Szonja

Le titre de cette communication se veut à la fois un bref résumé de l'histoire de la réception des littératures maghrébines depuis bientôt un siècle, et une introduction aux différentes voies de recherches entreprises dans les Facultés de Hongrie. Or, non seulement cette première entreprise a semblé nous dépasser, mais le vocabulaire et la problématique proposés plus haut exigeront, eux aussi une explication qui, quoique non exhaustive, conduira les représentant des Départements d'Etudes Françaises et Francophones présents à ce colloque jusqu'à des profondeurs qui leur permettront de reconsidérer la relation entre littérature « parisienne » et littératures de l'ancienne « périphérie ».

I. Evolution de la réception des littératures maghrébines de langue française :

La critique des littératures des différentes aires francophones a montré une évolution relativement lente. Arlette Chemain, lors d'un séminaire tenu à l'Université de Nice Sophia-Antipolis¹ a donné une liste d'appellations pour les littératures de langue française. Cette liste ne reflète que trop franchement les relations historico-politiques plus ou moins connues qu'entretiennent la Belgique avec la France (« Lettres françaises de Belgique »), l'Italie avec les ressortissants des pays du Maghreb dont une partie s'installe chez elle (« Littérature des pays émergents ») ou la France avec ses anciennes colonies (« littérature périphérique », « Littérature mineure », etc.)

L'usage du pluriel n'est que l'acquis des années 1990 où, du moins pour les littératures maghrébines de langue française, la critique salue d'ores et

¹ Séminaire intitulé « Littératures francophones » d'Arlette CHEMAIN DEGRANGE, 1998–1999, Programme du DEA Lettres Modernes, UNSA. Voir aussi : CHEMAIN Arlette : « Törések és átalakulások : kérdések a frankofón irodalmak jövőjéről. Az Észak-Dél tengely » (Les Lettres Francophones entre scissions et reconstructions. Quel devenir ? (Axe Nord-Sud), *Acta Historica*, Tomus CXI, Szeged, 2001, pp. 27–35.

déjà la *troisième* génération d'écrivains francophones de l'aire maghrébin. Certes, dans les premiers moments de l'apparition des littératures coloniales, les écrivains, de culture française car formés dans des écoles du colonisateur, s'inspiraient essentiellement de l'imaginaire culturel de l'hexagone. C'était pour eux un patrimoine marqué par une histoire de vainqueurs, d'une identité européenne, donc judéo-chrétienne, etc.

C'est dans les années 1920 que les premiers écrits de langue française apparaissent en Algérie, d'auteurs d'origine algérienne. Les écrivains comme Ben CHÉRIF, Abdelkader HADJ HAMOU, Chukri KHODJA, Mohammed OULD CHEIKH passent alors quasiment inaperçus. Des mauvaises langues prétendent voir l'incarnation de la formule memmienne dans les écrits des dits auteurs.² De nos jours, Ahmed Lanasri³ et Ferenc Hardi,⁴ chercheurs hongrois et enseignant de l'Université Péter Pázmány qui excellent en premier lieu dans l'étude de cette littérature montrent qu'elle diffère tant des œuvres ultérieures venant des pays de l'Afrique du Nord.

Les années 1940–1950, avant d'apporter les écrits véritablement retentissants sur le plan international, voient paraître un certain nombre d'ouvrages — romans en premier lieu⁵ — que l'on se plaisait à appeler ethnographiques. Les algériens Mouloud Mammeri,⁶ Mouloud Feraoun,⁷ Mohammed Dib⁸ ou le marocain Ahmed Sefrioui⁹ se sont vus « classés » comme des romanciers ethnographiques en langue française. Nourris aussi bien de la culture française et européenne que de celle de leurs parents,

² Albert Memmi, écrivain tunisien a publié en 1957 *Le Portrait du Colonisé précédé du Portrait du Colonisateur*, œuvre dans laquelle l'auteur esquisse l'accomplissement du processus de l'aliénation chez les deux parties, colonisés et colonisateurs. Cela est dû au contexte colonial et à l'évolution de l'aliénation comportant une phase où l'Opprimé, idolâtrant alors le Colonisateur croit pouvoir devenir son semblable, les conditions de la colonisation, c'est-à-dire le refus de soi-même une fois acceptés.

³ LANASRI Ahmed, *La littérature algérienne de l'entre-deux-guerres. Genèse et fonctionnement*, Paris, Publisud, 1995.

⁴ Sa thèse de doctorat est en préparation.

⁵ Le choix du genre : romans et nouvelles a suscité des réflexions, analyses et parfois des réactions vives qui prenaient pour cible les écrivains ayant manifestement quitté le chemin de la littérature traditionnelle orientale.

⁶ MAMMERI Mouloud, *La colline oubliée*, Paris, Union Générale d'Éditions, 1978 (c1952, Plon)

⁷ FERAOUN Mouloud, *La Terre et le Sang*, Paris, Seuil, 1962 (c1953)

⁸ DIB Mohamed, *La Grande Maison*, Paris, Le Seuil, 1952.

⁹ SEFRIOUI Ahmed, *La Boîte à merveilles*, Paris, Seuil, 1954.

trésors des traditions précoloniales, ils ont certes répondu aux exigences de la notion d'éthique de l'écriture ethnographique.

Les romans ou nouvelles de ces auteurs, dans leur *imagerie* associent des éléments ethnographiques à des termes universels. Certes, dans l'école que fréquente Driss dans « Le Passé simple » de Driss Chraïbi en 1954 renvoie indubitablement à l'école de l'Autre, milieu envié de « civilisés ». Au contraire dans « La Porte enluminée », nouvelle d'Ahmed Sefrioui dans le recueil intitulé *Chapelet d'ambre* et paru en 1964,¹⁰ la même notion de l'école renvoyant à l'école française est la métaphore du lieu où, moyennant le respect de certaines règles, l'enfant maghrébin peut replonger dans l'univers familier des traditions. Dans la nouvelle citée, qui porte comme épigraphe, un verset du Coran, le début marque d'ores et l'importance moindre qui est attribuée à la présence étrangère :

« Faute de points de repère, j'ignore mon âge. Cela ne me gêne pas. Et lorsque je me suis présenté à l'école pour me faire inscrire, j'ai affirmé que j'avais douze ans, pour satisfaire la curiosité du directeur. Un jour, fatigué de ce chiffre, je l'ai changé pour celui de quinze. J'ai donc toujours quinze ans, depuis l'année des sauterelles. Je vais au collège, mes parents en sont fiers. » (op. cit. p. 15)

Récits oniriques, se plaît-on à répéter à propos de ces écrivains ethnographiques comme Sefrioui au Maroc ou Dib en Algérie. Mais la découverte des valeurs mystique de la culture originelle, l'idéalisation du peuple à qui les œuvres qualifiées d'ethnographiques seraient censées parler¹¹ ou le message transmis par les textes, à savoir que seul un retour aux origines serait à même de rétablir la dignité anéantie des peuples colonisés ne sont des critères réservés ni à une période ni à des auteurs. *Au Café*, recueil de nouvelles de Mohammed Dib qui paraît en 1955 contient des récits imprégnés eux aussi d'onirisme (cf. « Au café », « La petite cousine », « L'héritier enchanté »).

¹⁰ SEFRIQUI Ahmed, *Chapelet d'ambre*, Paris, Seuil, 1964. Cette date de parution est loin d'être la seule à échapper à une quelconque catégorisation chronologique de ces littératures.

¹¹ N'oublions pas que dans le contexte donné, le taux d'analphabétisme élevé a rendu impossible la lecture de ces récits pour le peuple ciblé et cela non seulement à l'aube de l'apparition de ces littératures mais aussi plus tard, après les années 1960, où les tentatives d'arabisation dans les trois pays ont éprouvé des difficultés pour s'imposer. L'intelligentsia était pour la plupart francisante et, à part l'entreprise à valeur de modèle de Kateb Yacine, écrivain algérien de langue française et considéré comme le père de la littérature maghrébine, d'instituer un théâtre de dialecte berbère, les masses n'ont pas pu entrer en contact avec leurs intellectuels.

II. Littératures postcoloniales, écritures de l'immigration

L'avènement de l'ère postcoloniale, c'est-à-dire celle des littératures maghrébines dans les années 1950–1960 apporte un trait commun aux plus remarquables des écrits des trois pays : la transgression du style des récits. Les deux ouvrages les plus marquants de l'époque sont sans doute *Nedjma* de l'algérien Kateb Yacine et *Le Passé simple* de Driss Chraïbi.

Ayant participé, quoique en nombre inégal à la seconde guerre mondiale aux côtés de la France, les mouvements nationalistes se renforcent progressivement ; ils vont susciter des réactions irascibles et une non-écoute générale de la part de ceux qui avaient accepté les maghrébins lorsqu'il s'agissait de lutter pour la cause française. La métropole, par nécessité économique entre les deux guerres mondiales, a dû recruter de la main-d'œuvre bon marché pour les travaux physiques les plus ardues ; mais elle a semblé — malgré quelques mesures prises en faveur des vagues migratoires des années de la décolonisation — fermer ses portes aux maghrébins songeant à un avenir français après un passé francisé.

Nous connaissons de l'histoire les événements de Sétif et de Guelma en Algérie, le 8 mai 1945, qui ont gelé l'atmosphère non plus chaleureuse entre les deux parties — plutôt antagonistes que complémentaires désormais. Par contre, le Maroc connaît une progression nationaliste plus paisible (sans oublier les incidents comme celui de Casablanca où le déplacement du roi marocain Mohamed V), la grande crise franco-marocaine n'aboutit pas à une guerre. La Tunisie, malgré la destitution, ici aussi, de Moncef bey ayant réclamé des réformes, acquiert l'indépendance sans cette extrême vague de violence sanglante qui a caractérisé les moments longs et douloureux de la libération en Algérie, à laquelle elle n'est parvenue qu'en 1962 et au prix de cinq ans de guerre.

Le quinquennat de l'aliénation¹² entre 1952 et 1956 nous apporte des œuvres maghrébines de langue française qui sont devenues aujourd'hui des classiques de ces littératures et ont grandement contribué à la « décentralisation » de la vie littéraire française.¹³

Qualifier ces littératures de postcoloniales a semblé, pendant un moment salvateur et libérateur car le lecteur non averti aurait pu espérer que regrouper les productions littéraires des différentes aires des anciennes

¹² Terme emprunté à Isaac Yetiv.

¹³ CHRAÏBI Driss, *Le Passé simple*, Paris, Denoël, 1954 ; MEMMI Albert, *Agar*, Paris, Gallimard, 1985 (c1955) ; KATEB Yacine, *Nedjma*, Paris, Seuil, 1956 ; CHRAÏBI Driss, *Les Boucs*, Paris, Denoël, 1955 ; DIB Mohamed, *Au café*, Paris, Le Seuil, 1955 ; CHRAÏBI Driss, *L'Ane*, Paris, Denoël, 1956.

colonies pourrait renvoyer uniquement au fait colonial indiscutable et bien moins réducteur que la quête répétée de l'imaginaire social qui doit être soit « indigène » soit français ou anglais, espagnol, etc. Il aurait pu ne s'agir que du contact objectivement existant de deux cultures dans des contextes où l'une, par sa position économique, politique ou militaire avait dominé l'autre.¹⁴ Comme écrivait Jean Déjeux, fondateur de la critique sur les littératures maghrébines de langue française :

« Il faut tenir compte [...] de la *dimension historique*. Née dans un contexte historique précis, cette littérature ne peut pas ne pas en être profondément marquée. »¹⁵

La parution en 1969 de *La Répudiation* de Rachid Boudjedra qui réactive l'ancien débat sur la question de la langue d'expression et de l'appartenance culturelle évoque — ou plutôt révoque — la phrase mainte fois citée d'Albert Memmi : « la littérature colonisée de langue européenne semble condamnée à mourir jeune ». ¹⁶ Le point de repère d'une nouvelle identité est, par définition, le postcolonialisme, mais les littératures francophones se différencient et les différentes œuvres des auteurs d'origines tunisienne, marocaine, algérienne ou beur¹⁷ échappent aux catégories nationales ou même postcoloniales.

Les images de l'ascendance qui ont caractérisé le premier roman de Chaïbi se muent en une profonde dépression à la parution du deuxième ouvrage *Les Boucs*. Ce roman encadré d'une histoire modelant les illusions perfusées aux colonisés de la part des colonisateurs de bonne volonté (terme d'Albert Memmi) raconte le destin de Yalann Waldik, immigré algérien en France. Le narrateur, en décrivant un groupe d'immigrés maghrébins donne une image noire de l'avenir jadis prometteur :

¹⁴ Voir : MOURA Jean-Marc, *Littérature francophones et théorie postcoloniale*, Coll. Ecritures Francophones, Paris, PUF, 1999.

¹⁵ DEJEUX Jean, « Littérature maghrébine de langue française et interpénétration des cultures », *Acculturation. Actes du XI^e Congrès de l'AILC*, Paris, du 20 au 24 août 1985. Vol. 9, pp. 95—103.

¹⁶ MEMMI Albert, *Le Portrait du Colonisé précédé du Portrait du Colonisateur*, Paris, Payot, 1973 (c1957), p. 140—141.

¹⁷ Le terme *beur* désigne la génération d'auteurs de parents d'origines maghrébines, émigrés en France. Azouz Begag, écrivain beur, dans son ouvrage *Ecarts d'Identité* en donne la définition suivante : *Beur* : mot désignant une substance alimentaire, grasse et onctueuse (voir Petit Robert). De plus en plus écrit de cette façon par les journalistes (grosse faute d'orthographe ! cf. *La Disparition* de G. Perec. Voudrait maintenant désigner une population issue de l'immigration maghrébine. . . on a eu *Pain et Chocolat*. . . manquait le Beur. Décidément, l'immigration ça se mange bien au petit déjeuner !

« Pas un sens critique ne les eût distingués l'un de l'autre, la vie les avait rendus prisonniers de leur hargne et égaux en misère. Jadis ils avaient eu un nom, un récépissé de demande de carte d'identité, une carte de chômage... » (op. cit. p. 28.)

Une étude de l'évolution de l'image de l'Autre nous révèle crûment le scénario memmien esquissé dans le *Portrait*... En effet, nous constatons également un décalage entre le surgissement d'une image dans l'imaginaire d'un auteur et les tournants décisifs en histoire, en mesure de changer ladite image. Tandis que *Agar*, roman d'Albert Memmi paru en 1955, annonce l'échec du couple mixte, ce thème continuera pendant longtemps à alimenter, voire obséder un bon nombre d'écrivains maghrébins.

« Or Saraï, femme d'Avram, ne lui avait point donné d'enfants. Elle avait une servante égyptienne, nommé Agar... » (Genèse, 16,1)

C'est une citation biblique que place l'auteur en épigraphe à ce roman qui relate le mariage du protagoniste tunisien, de religion juive lequel épouse en France une alsacienne et l'amène au pays. Dans le livre précédent, un autre vers annonçait le destin sombre des descendants d'Abram :

« Yahvé dit à Abram : 'Sache bien que tes descendants seront des étrangers dans un pays qui ne sera pas le leur. Ils y seront esclaves, on les opprimerà pendant 400 ans. » (Genèse, 15,13)

Le thème du mariage mixte apparaît comme un thème obsédant dans ces littératures. Posséder l'Autre comme exutoire potentiel des pulsions agressives est connu de la psychanalyse. Apprivoiser cet(te) Autre contribue, comme nous le voyons dans les trois romans des années 1990 de Driss Chraïbi,¹⁸ à lui redonner une place digne sur l'échelle sociale imaginaire.

Emancipation de la « périphérie »

L'œuvre d'Assia Djébar, romancière, historienne et cinéaste d'origine algérienne laisse sa trace ineffaçable dans le patrimoine littéraire international. Arlette Chemain, dans sa conférence tenue à Szeged, en septembre 2001, intitulée *Résistances et résurgences du fond culturel méditerranéen dans des écrits modernes* consacre un long passage aux mythes obsédant l'écrivaine :

« Assia Djébar historienne et romancière, dans son film « Les femmes du Mont Chenoua », comme dans le chapitre sur le tournage enchâssé dans le roman « Vaste est la prison » (1995) s'autorise des allusions à des pratiques

¹⁸ CHRAÏBI Driss, *L'Inspecteur Ali*, Paris, Denoël, 1991 ; CHRAÏBI Driss, *L'Inspecteur Ali à Trinity College*, Paris, Denoël, 1996 ; CHRAÏBI Driss, *L'Inspecteur Ali et la C.I.A.*, Paris, Denoël, 1997.

archaïques. Elle mentionne par exemple les amulettes que sa mère accroche sous les vêtements européens, sur la poitrine de la collégienne rejoignant l'internat du lycée français. »

Les descriptions de la condition féminine dépassent le niveau d'*alter* pour atteindre celui d'*alius*, critère d'esthétique littéraire selon Jean-Marc Moura.¹⁹ « Les littéraires relèveront le rôle du bestiaire, la richesse des métaphores animales », écrit Arlette Chemain. Elle nous explique, en connaisseur averti des littératures et cultures subsahariennes, l'origine des images que, par ailleurs, non revisitons dans *La Voyeuse interdite* de Nina Bouraoui, jeune écrivaine beur en 1991.

« Le lecteur prend conscience de la résurgence de rituels animistes pratiqués également plus au Sud sur le Continent. Le texte intitulé 'La horde primitive' fait état des cheveux défaits, ébouriffés en signe de deuil, trait négro-africain. La malédiction de la belle-sœur, elle-même femme, quand naît une fille (on attendait un garçon) est-elle en cause lorsque le bébé mourra ? »

Horváth Miléna, chercheur et enseignante à l'Université de Pécs a consacré sa thèse de doctorat à Assia Djébar : « Entre voix, écrits et images : Modalités de l'entre-deux littéraire dans la seconde partie de l'œuvre d'Assia Djébar ». L'apport littéraire de la situation « interculturelle » des écrivains d'origine maghrébine se ressent, de plus en plus, comme un privilège qui trace les contours de la nouvelle identité que, pourtant, la plupart des écrivains continue à chercher. . . En effet, nous observerons, après un tour d'horizon indignement bref qui ne servira qu'à démontrer, dans le cadre de cette communication ayant pour tâche première de rendre compte d'un corpus qui ne devient celui des chercheurs hongrois qu'à partir des années 1970, que nous assistons à une translation des axes de l'altérité dans ces littératures.²⁰ Sous nos yeux disparaissent les antagonismes

¹⁹ Les notions d'*alter* et d'*alius* nous servent à porter un jugement sur le scénario qu'un auteur propose à partir des images de l'Autre. Ces deux termes ont été introduits par J.-M. Moura dans son ouvrage *L'Image du tiers monde dans le roman français contemporain* (Paris, PUF, 1992). En effet, il s'agit d'une répartition de la notion de l'Autre. L'*alter* serait la partie qui, sous forme de stéréotypes, existe en chacun de nous. En littérature, saisir la vraie altérité, c'est-à-dire l'*alius*, représente une valeur esthétique. Pour Moura, ce trait serait le seul valorisant d'une œuvre donnée.

²⁰ Ce constat, quoique réduit dans cet essai aux conditions des littératures maghrébines, a sa place dans la critique renouvelante des écritures québécoises ou belges. Citons les études d'Eva Martonyi, professeur des universités et chef du Département d'Etudes Françaises ou de Gabriella Tegyei, professeur de littératures françaises et francophones, spécialiste d'Anne Hébert, écrivaine québécoise, à l'Université de Veszprém.

servant auparavant à fonder le thème central d'une œuvre (cf. Colonisé vs Colonisateur). En ce qui concerne la quête toujours présente de l'identité perdue, là — du moins d'après ce que nous pensons — il ne s'agit plus d'autre chose que d'un problème qui dépasse en quelque sorte les écrivains. Pour des raisons économiques, dans les pays du Maghreb, les maisons d'éditions ne sont pas en mesure de soutenir les auteurs de langue française. Et là intervient peut-être une raison politique, à savoir que les mieux considérés sont les écrits en langue arabe, depuis les indépendances. En France, ou ailleurs, les auteurs en langue française se sentent des « non-classés », des déclassés.

La richesse des textes et les chiffres des ventes n'expliquent pas pour autant une quelconque crise. Comme nous avons signalé dans d'autres textes, le malaise vient des librairies et des critiques qui tiennent à des repères traditionnels : chez les libraires de France par exemple, nous trouvons les ouvrages des jeunes auteurs de parents maghrébins, mais de nationalité française sur l'étagère des auteurs maghrébins ou simplement étrangers. Les critiques, eux — et nous peut-être en tant que chercheurs, avons la vieille habitude de commencer les comptes-rendus par le classement des auteurs dans des catégories. Tel était le cas de Paul Smail, auteur dont, dans ce même recueil, Róbert Varga traite selon une approche linguistique. Son essai finalement, aboutit à une révélation qui a ébranlé, au moment où la vérité s'est fait jour, le cercle des littéraires les plus avertis.

Jusqu'à nos jours donc, une multitude de voix s'est fait entendre de la part des auteurs « dits » maghrébins. Après le surgissement des premiers chefs-d'œuvre au moment des indépendances, un nouvel élan a été pris vers les années 1970. Nous voyons la scène s'ouvrir et nous assistons en même temps à une plus profonde théorisation des problèmes ressentis auparavant trop directement.

Le poète tunisien Tatar Berry, à part ses recueils de poèmes (1983 : *Le Laboureur du soleil* ; 1985 : *Le Chant du roi errant*) commente régulièrement les productions littéraires maghrébines de langue française. *L'Œil du jour* (1985) d'Halé Béni, écrivain d'origine tunisienne retravaille l'antagonisme entre tradition et modernité. Dans ce roman la délocalisation des anciens repères se fait sentir, tout comme chez les plus jeunes des écrivains tels Fouad Laroui (1996 : *Les dents du topographe* ; 1998 : *De quel amour blessé* ; 1999 : *Méfiez-vous des parachutistes* ; 2001 : *Le Maboul*), Nina Bouraoui (1991 : *La voyageuse interdite* ; 1992 : *Poing mort* ; 1999 : *Le Jour du séisme*, etc.), Fadela Sebti, juriste marocaine qui fait sortir son premier roman en 2000, intitulé *Moi, Mireille, lorsque j'étais Yasmina* et qui relate l'histoire triste d'une épouse française vivant avec son mari marocain dans le pays de ce dernier et subissant un destin tragique.

Cet éloignement de la problématique héritée de l'ère coloniale s'effectue, selon les auteurs et les œuvres de manières différentes. En examinant les transformations d'un mythe, comme nous l'avons fait pour les œuvres de Chraïbi, nous constatons l'élargissement de la notion de l'Autre.²¹ Dans l'ouvrage cité d'Hélé Béji mais encore dans *La Mémoire tatouée* (1971), *Maghreb pluriel* (1983) ou *Penser le Maghreb* (1993) d'Abdelkébir Khatibi, écrivain marocain de langue française, nous observons une théorisation des différents aspects de la question d'identité. Les artistes orientent donc les chercheurs d'aujourd'hui : Samira Douider, professeur à l'Université Casablanca II et collaborateur d'Abdallah Mdarhri Alaoui, professeur à l'Université Mohammed V de Rabat, tous les deux chercheurs spécialisés dans les littératures maghrébines de langue française, dans un entretien réalisé à Rabat l'année dernière ont confirmé l'idée de la nécessité de la redéfinition de la maghrébinité.

Mustapha Bencheikh Latmani, auteur de nombreux essais critiques, dans sa présentation de Driss Chraïbi sur le site [limag.com](http://www.limag.com)²² introduit la période des dits changement dans l'œuvre chraïbienne de la manière suivante :

« *L'Ane* (1956), *De Tous les horizons* (1958) et *La Foule* (1961), ces trois récits de Chraïbi, dont il est difficile de déterminer le genre, ont un point commun : s'éloignant de la critique des sociétés tant maghrébines qu'occidentale, ils s'intéressent plus généralement aux problèmes fondamentaux de la condition humaine. [...] La référence à l'histoire se construit à partir d'une caractéristique très générale de la condition humaine : la faiblesse de l'homme conjuguée à son désir de s'en sortir. [...] Le personnage créé par Chraïbi s'instruit par autrui et ne se connaît que parce qu'il apprend à connaître autrui : dans la réflexion sur l'Autre, se développe la conscience de soi. L'opposition Orient-Occident, qui semble tenir sa légitimité de l'histoire, Chraïbi en fait porter la responsabilité aux hommes et à leur ignorance. »

²¹ Voir notre étude intitulée « Recherches sur l'imaginaire maghrébin dans les écrits d'auteurs maghrébins des indépendances à nos jours », *Région, Nation, Europe*. Actes du colloque des 25–26 octobre 1999, Université de Szeged/Centre d'Etudes Européennes, ainsi que celle, parue sur l'Internet : "Perception of the Other in the Contemporary French Language Moroccan Literature through the Myth of the Prodigal Son", Colloque intitulé *Postcolonialism & Political Correctness* (Casablanca, du 12 au 14 avril 2001)

²² <http://www.limag.com> est le site par excellence des littératures maghrébines où se retrouvent auteurs, chercheurs, professeurs, étudiants et lecteurs intéressés par ce riche patrimoine que constitue le corpus. Il fonctionne sous la direction de Charles Bonn et est fort recommandé aux intéressés non-initiés tout comme aux chercheurs déjà « engagés » sur la voie des recherches sur ces littératures.

Dans certains de ses ouvrages (*Mort au Canada* — 1975 ou la série des *Inspecteur Ali* évoqués plus haut) l'action est délocalisée par rapport à l'axe « habituel » Maghreb-France. Ailleurs, c'est l'humour qui détourne l'angle de vision du même auteur (cf. *La Civilisation, Ma mère!* — 1972 ; *Une Enquête au pays* — 1981 ; *Vu, lu, entendu. Mémoires* — 1998 ; *Le Monde à côté* — 2001).

Le retour aux mythes de la culture originelle qui caractérise *La Mère du printemps* (*L'oum er-bia*) (1982) ou *L'Homme du livre* (1994) de Chraïbi est aussi le propre de *L'Invention du désert* (1987) du défunt Tahar Djaout ou de *Loin de Médine* d'Assia Djebar. Tahar Ben Jelloun, écrivain que l'on a qualifié, non sans malice, « le plus français des marocains », revisite, lui, des thèmes universels. Tahar Bekri en traite ainsi :

« C'est dans *L'enfant de sable* et *La nuit sacrée*²³ de Tahar Ben Jelloun que le chant amoureux atteindra son apogée. Par le biais de son personnage non-voyant, le Consul, Ben Jelloun célèbre l'amour dans son extase extrême et suprême. Après avoir développé dans ses romans précédents les thèmes du corps et ses misères sexuelles au Maghreb, il donne des élans nouveaux à la dialectique : sexualité/amour. »²⁴

Ben Jelloun publie en 2001 *Cette aveuglante absence de lumière* qui raconte, dans le style brillant, avec un vocabulaire et des tournures lyriques l'histoire des 58 officiers et sous-officiers, fantassins ou aviateurs qui à la suite aux deux tentatives de coups d'État (en juillet 1971, le palais Skhirat et en août 1972, l'attaque contre l'avion du roi) ont été emprisonnés dans le bagne de Tazmamart, dans le désert du Sud marocain. Les dix-huit ans de détention dans des conditions inhumaines et le fait que seuls vingt-huit d'entre eux aient survécu représentent le côté sombre de la réalité marocaine contre laquelle Ben Jelloun, selon ses compatriotes, aurait dû s'élever sans prendre du retard.

Cette brève présentation n'est heureusement qu'une partie de plus en plus réduite des résultats de recherches des universitaires qui s'engagent dans leur travail qui va s'intensifiant. Ils contribuent aux succès que connaissent les différents colloques et festivals sur le thème des littératures francophones. Le décalage que nous avons par rapport à ceux qui avaient régulièrement accès aux ouvrages évoqués devient symbolique : les chercheurs hongrois sont accueillis aux colloques internationaux comme une

²³ Les deux romans parus successivement en 1985 et 1987 ont été récompensés du Prix Goncourt.

²⁴ BEKRI Tahar, *Littératures de Tunisie et du Maghreb* suivi de *Réflexions et propos sur la poésie et la littérature*, Paris, L'Harmattan, 1994, p. 101.

troisième partie, impartiale, car n'appartenant ni aux anciens colonisés, ni aux ex-colonisateurs.

Les étudiants hongrois ont leur droit à la parole : l'initiative prise par le Département d'Études Française et Francophones de Györgyi Máthé, d'initier ses étudiants, dans le cadre des cours obligatoires, aux littératures et cultures francophones est à saluer. Les intéressés puisent aujourd'hui dans la riche bibliothèque francophone appartenant au Département.

A l'occasion de la Table ronde organisée à l'Agence Internationale de la Francophonie (sous l'égide de Boutros Boutros-Ghali, présidée par la professeure de Nice citée plus haut), les 23—25 janvier 2002, les représentants des littératures francophones envoyèrent leur message aux lecteurs hongrois pour qu'ils puissent éviter les détours vers les clichés qu'a connus la réception de ces littératures. Les littératures maghrébines de langue française placées dans un contexte pluriculturel apparaissent comme un patrimoine vivant, qui se renouvelle sans cesse ; elles ont besoin de critiques hongroises, d'approches nouvelles.